

de voir l'abondante générosité avec laquelle toutes les classes de ses sujets, dans toutes les parties de son Royaume, ont contribué à secourir dans leurs besoins leurs compatriotes malheureux ; et la libéralité avec laquelle ses sujets des colonies ont donné leur assistance dans cette occasion, a prouvé que, bien que leurs foyers soient éloignés, leurs cœurs sont toujours animés d'une chaleur et de constante affection pour la patrie de leurs pères.

Les comités de secours ont rédigé avec une attention constante et laborieuse la distribution des fonds qui leur ont été confiés.

Sa Majesté nous ordonne de vous informer qu'elle a conclu, avec le Roi des Belges, un traité de commerce et de navigation et une convention au sujet des Compagnies par actions en participation. Ce traité et cette convention vous seront soumis. La reine a également donné l'ordre de vous soumettre les papiers relatifs aux affaires d'Italie, de Grèce et de Danemarck.

Des papiers vous seront également communiqués au sujet des événements dont le Japon a été récemment le théâtre.

Messieurs de la Chambre des communes, la Reine a ordonné que le budget de l'année prochaine vous fût présenté. Ce budget a été préparé dans des idées convenables d'économie, et il pourvoit aux réductions de dépenses qui ont paru pouvoir être compatibles avec les besoins du service public.

Mylords et Messieurs, nous avons reçu l'ordre de la Reine de vous déclarer que nonobstant la continuation de la guerre civile dans l'Amérique du Nord, le commerce général du pays pendant la dernière année n'a pas sensiblement diminué.

Le traité de commerce que Sa Majesté a conclu avec l'Empereur des Français a déjà produit des résultats très avantageux pour les deux nations qu'il concerne ; et la situation générale du revenu, malgré de nombreuses circonstances défavorables, n'a pas été mauvaise.

Sa Majesté pense que ces résultats peuvent servir à prouver que les ressources de production du pays n'ont pas diminué. La reine a été heureuse de constater l'esprit d'ordre qui heureusement règne dans ses Etats et qui constitue un élément si essentiel du bien-être et de la prospérité des nations.

Diverses mesures d'utilité et d'amélioration publique seront soumises à votre examen, et Sa Majesté forme le vœu bien ardent que dans toutes vos délibérations, la bonté du Dieu tout puissant dirige vos pensées de manière à assurer le bien-être et la prospérité de son peuple.

Pologne.

La ville de Sandomirz a été évacuée par les Russes.

L'audace que déploient les insurgés est vraiment surprenante, dit la Gazette de Dantzig. C'est ainsi, par exemple, que le train allant de Varsovie à Bialystock, et dont le chef était évidemment un conjuré, s'est arrêté à six verstes d'ici, dans la forêt, ou à peu près quatre cents insurgés armés l'attendaient. Ils désarmèrent immédiatement les gendarmes placés dans le train, montèrent en wagon et désarmèrent successivement à chaque station les gendarmes ou les soldats qui s'y trouvaient. Non loin de Bialystock, ils trouvèrent un assez fort détachement de soldats, le battirent et détruisirent un pont derrière eux, interrompant ainsi les communications avec St-Petersbourg. On dit que ce détachement est allé en Lithuanie, où il y a très peu de troupes en ce moment, pour y fomenter l'insurrection. Le gouvernement a envoyé d'ici un détachement de troupes pour rétablir le pont détruit.

Mexique.

On lit dans le Monde :
Nous avons des lettres de la Vera-Cruz du 30 décembre 1862.

Notre correspondant était depuis trois jours dans cette ville où le vomito semble avoir fait élection de domicile, puisqu'il ne se passe pas de jour où il n'y fasse des victimes.

Qu'il se soit transformé en fièvre malingue, en typhus ou en épidémie, peu importe ; car ici, le nom ne fait rien à la chose. Le fait est que le vent du nord lui-même n'a jamais fait disparaître entièrement ce sinistre météore.

D'un autre côté, la terre chaude n'a jamais été non plus entièrement purgée des brigands qui l'infestent sous le nom de guerilleros, et en ce moment même elle est encore sillonnée par 600 de ces bandits, soudoyés par l'ancien gouverneur de la Vera-Cruz.

Voyant qu'il ne faisait pas bon là, notre correspondant songeait à détalier à tout prix, entre deux maux choisissant le moindre, qui, à ses yeux, et d'être attaqué en route, et, comme le frère de l'infortuné Robbles se préparait à escorter un convoi avec 60 cavaliers, il avait fait l'emplette d'un bon cheval et d'un sabre pour se joindre à lui, ayant déjà eu soin de se munir d'un revolver chez Desvimes. Ces précautions paraissent de première nécessité au Mexique.

Il faut le dire cependant, depuis que l'on a remplacé dans les escortes les soldats de marine par les turcos, il s'est produit une grande amélioration dans la sûreté publique. Les Mexicains craignent peu les premiers, tandis qu'ils ont la crainte la plus salutaire des seconds, qui ne leur font jamais quartier.

Quant à la Vera-Cruz, nous dit notre correspondant, c'est à la fois un foyer de richesse et d'infection. Dès les premiers pas, vous ne tardez pas à remarquer que le commerce est hostile à l'intervention... Que viennent faire au Mexique les Visages-Pâles ? disait un de ces messieurs à notre correspondant, qui lui répondit aussitôt :

« Ils viennent assurer la liberté des communications et achever le chemin de fer de la Tejeria, afin que les marchandises européennes ne se consomment plus dans vos magasins en y attendant à grands frais, qui pour vous sont tout profit, qu'un convoi soit assez fort pour partir et les rendre à leur destination. Je pourrais ajouter qu'on vient régulariser les douanes, qui jusqu'ici ont présenté le spectacle du pillage et de la corruption les plus effrénées... A bon entendeur, salut. »

Je n'eus pas besoin d'en dire davantage et me tus, voyant que mon argument ad hominem avait piqué au vif mon opulent interlocuteur, car je parlais à un des nouveaux favoris de la fortune, encore tout chargé des dépouilles des églises, des couvents, enrichis des domaines nationaux arrachés par Juarez aux possesseurs précédents, qui les avaient pourtant payés à beaux deniers comptants entre les mains de Comofort... Or, le gouvernement régulier que ces nouveaux Crépus craignent tant de voir s'établir, ne manquera pas de mettre ordre à ces abus, et la Vera Cruz, qui vit des malheurs du Mexique à peu près comme l'Angleterre de ceux du monde, cessera d'être un entrepôt livré au trafic, pour redevenir ce qu'elle fut dans la pensée de son fondateur : un port maritime libre, ouvert au commerce du monde entier.

Nous pourrions, d'après nos correspondances, donner un récit plus ou moins varié de ces carnages, d'engagements partiels dans lesquels les turcos et les chasseurs d'Afrique ont montré une brillante valeur. Les premiers avec 60 hommes, ont tenu tête, depuis la Tejeria jusqu'à Orizaba, à 600 guerilleros, qui n'osèrent jamais les attaquer et ne parvinrent pas même à retarder la marche du convoi qu'ils escortaient ; les seconds ont sabré des lanciers, des jarochos en masse, mais cela ne fut pas fin à la guerre. La marine et l'armée ont beaucoup souffert du climat, des privations, des marches, il faut le reconnaître, et tout cela ils le doivent à l'abandon des Anglais et des Espagnols sur eux ; nos soldats le savent ; aussi, si l'on en a pris son parti à Paris, eux n'ont pu encore : prendre le leur, et l'on aura de la peine à renouer entre eux et leurs perfides alliés l'entente cordiale sur le champ de bataille d'un nouvel Inkermann !

En même temps que Juarez résiste, il est toujours prêt à partir quand son heure aura sonné. C'est, d'après l'opinion générale, par Manzanillo qu'il s'enfuit, comme la première fois, attendu que le Texas est trop fortement soudé à la Confédération du Sud par lui offrir un asile sûr. Doblado, qu'il a établi gouverneur des Etats de Jalisco et Guanajuato, n'est pas un ami assez sûr d'ailleurs pour faciliter son départ pour cette voie ; il flotte sans cesse, attendant tranquillement le dernier soupir d'un pouvoir agonisant pour se soumettre aux Français.

Il est vrai que ce moment tarde à venir, mais en attendant, cet homme d'Etat, Dublado, sait se ménager des moyens de se faire bien venir ; entre autres, il s'est relâché de sa sévérité envers les otages français qu'il a fait transférer à Léon, où ils sont maintenant traités convenablement. On croit que Juarez lui avait donné l'ordre de les faire embarquer à Tampico ; mais il a su l'éviter sans rompre en visière avec son chef, pensant que ces messieurs étaient une garantie pour lui, surtout en les traitant humainement.

Comment aurait-il pu d'ailleurs en être autrement, alors que la population de la jolie ville de Léon est unanime pour leur témoigner ses sympathies ?

On espère toujours que l'arrivée de notre armée dans les murs de la capitale ne tardera plus à rompre leurs fers, et on aura alors le récit de leur longue et triste odyssée de la main d'un écrivain distingué qui charme les loisirs de sa captivité en écrivant ses aventures et celles de ses compagnons. — Eug. Taconet.

Nous lisons dans la Patrie :

Nous extrayons d'une lettre d'Orizaba, du 24 décembre, quelques détails intéressants :
Le général Douay allait opérer une reconnaissance de S.-Agustin-del-Palmar à Aculcingo. La population de S.-Andrés-Chalchicomula s'était prononcée en faveur de l'intervention française et avait demandé des armes pour combattre les guerilleros. Cinq cents fusils leur avaient été remis en échange de procès-verbaux constatant leur adhésion.

Près de Las Ogas, à la suite d'une rencontre avec les forces d'Aureliano, deux officiers de ce général, Irujeque et Leiriano, ont déserté leurs rangs avec 300 hommes, qui se sont ralliés aux Français.

Juarez, dans le court séjour qu'il a fait à Puebla, n'a pas manqué de signaler son passage par une mesure de rigueur. Les religieux des couvents ont été expulsés comme suspects de sympathie à l'égard de l'expédition française. — E. B. Hullaud.

Italie.

On écrit de Rome, 31 janvier :

Par ordre de Sa Sainteté, le cardinal Antonelli a publié un édit qui autorise l'émission de bons du Trésor, jusqu'à concurrence de 4 millions d'écus. Ces bons n'auront pas cours forcé et produiront un intérêt de 5 0/0. Ils seront remboursables au pair, dans un délai de 15 ans, à partir de 1864, et au moyen d'un tirage biennal. Les intérêts commenceront à courir ce mois-ci, et seront payés, chaque trimestre par les caisses publiques.

Après avoir entendu le conseil des ministres et la consulte des finances, le Saint-Père a ordonné cette émission pour faire face aux besoins de l'administration publique. La perte des Romagnes, des Marches et de l'Ombrie entraîne un déficit annuel de 5 millions d'écus ; les dépenses montent à 10 millions dont la moitié est absorbée par le paiement des intérêts de la dette publique ; les revenus s'élèvent à peu près à 3 millions auxquels viennent se joindre les 1,700,000 ecus que produit chaque année le denier de Saint-Pierre.

Egypte.

On écrit d'Alexandrie, le 4 février :

La colonie européenne a été reçue hier par S. A. le vice-roi. Les paroles échangées à cette occasion ont produit beaucoup de sensation par suite de quelques incidents qui s'étaient produits ces jours passés.

Le délégué de la colonie européenne a dit :

« Le commerce européen, admirateur des intentions si hautement exprimées par Votre Altesse, est assuré que l'Egypte, sous votre gouvernement, développera de plus en plus ses relations avec l'Europe, qui, d'ici, regarde ce pays comme étroitement lié à la civilisation. Nous invoquons le Tout-Puissant, devant qui sont unis les hommes de toutes les religions, pour qu'il accorde à Votre Altesse un règne long et heureux. Une ère nouvelle vient de s'ouvrir pour l'Egypte. L'agriculture, le commerce, l'industrie, l'instruction, la justice et la liberté vont concourir à la prospérité de cette terre hospitalière et féconde, et le nom d'Ismaïl-Pacha sera glorifié en Europe comme en Egypte. »

Le vice-roi a répondu :

« Messieurs,
Votre démarche toute spontanée m'est un gage précieux de votre confiance. Recevez mes

sincères remerciements. Ma constante préoccupation sera de veiller à la tranquillité et à l'ordre publics qui sont indispensables à la sûreté des transactions, et de développer le commerce d'où dépend la prospérité de l'Egypte et de la ville d'Alexandrie en particulier. Alexandrie n'est, il est vrai, par sa population, que la seconde ville de l'Egypte, mais par sa position géographique, par l'importance de sa colonie européenne, elle a le droit d'aspirer à être la première. Je ne perdrai pas de vue ses besoins et ses intérêts. C'est par des œuvres d'utilité publique, par des mesures propres à attirer les capitaux et à favoriser les grandes spéculations que je chercherai à répondre aux espérances que vous avez conçues de moi et aux vœux que vous m'adressez. »

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Varsovie, 4 février, 8 h. du soir.

L'attitude des paysans ayant rendu la guerre de guerilles impossible, les insurgés se sont concentrés à Vengzow, dans le gouvernement de Lublin, et à Yacnok dans celui de Radom. Des troupes ont été envoyées contre eux.

Saint-Petersbourg, 4 février.

Un aide-de-camp de l'Empereur a été attaqué dimanche dernier par les insurgés, près de Biala. Après un combat de deux heures, les assaillants ont été repoussés et se sont retirés vers Janon. Ils ont perdu 42 hommes.

Le général Likhachoff a attaqué les insurgés à la tête d'un régiment de husards ; il en a tué 20 et fait quelques prisonniers. Des bandes ont passé le Niemen et se sont montrées près de Troki.

Londres, 5 février.

Le bilan de la Banque, comparé à celui de la semaine dernière, présente les différences suivantes :

Ont diminué : le portefeuille, de 237,863 liv. st. Les comptes courants particuliers, de 1,062,485 liv. st.

Ont, au contraire, augmenté : la réserve des billets de 107,975 liv. st. Le compte-courant du Trésor de 934,754 liv. st. Le paquebot Teutonia, venant de New-York, a apporté 272,432 dollars.

Il a été déposé hier à la Banque d'Angleterre 30,000 liv. st. et 75,000 aujourd'hui.

Londres, 6 février.

Chambre des Communes.

L'ordre du jour porte la discussion de l'Adresse.

M. Disraeli, parlant du conflit américain, dit qu'il aura pour résultat une Amérique bien différente de l'Amérique actuelle : une Amérique démoïque, une Amérique de diplomatie et de guerre. L'orateur approuve la conduite du gouvernement vis-à-vis de l'Amérique ; mais il croit les membres du cabinet en désaccord sur ce point. A ses yeux, la réduction du budget est impossible, si la politique britannique en Chine ne change pas. Nous aurons bientôt, dit-il, une autre guerre avec la Chine. Alors la réduction du budget sera impossible.

M. Disraeli blâme la politique du cabinet dans le Sleswig-Holstein et dans la question romaine. Il est également opposé à la cession des îles Ioniennes, et il veut proposer à ce sujet un amendement.

Trieste, 6 février.

Les lettres d'Athènes sont du 31 janvier. La veille, des désordres avaient eu lieu à l'Ecole militaire du Pirée. Les nouvelles de quelques provinces sont meilleures ; beaucoup de brigands ont été pris, mais les avis de Thessalie constatent, au contraire, une recrudescence de brigandage dans les provinces limitrophes de la Turquie.

L'artillerie a refusé d'accepter son nouveau chef ; le gouvernement a cédé. Enfin, les habitants d'Eleusis ont chassé leurs autorités et se sont déclarés contre le gouvernement.

Saint-Petersbourg, 5 février.
On lit dans le Journal de Saint-Petersbourg :

« Nous ne contestons pas ce qu'il y avait d'normal dans le recrutement qui pesait lourdement sur les villes en menaçant les campagnes ; mais le gouvernement connaissait depuis plusieurs mois les plans d'insurrection ; il savait que le recrutement serait le signal du soulèvement. Dans l'impossibilité d'attendre les chefs qui habitent l'étranger, il a dû frapper de malheureux instruments. »

Cracovie, 6 février.

Le Czar annonce que le chef des insurgés, Langrewicz, a battu un détachement russe envoyé de Kielce à Suchedniow (gouvernement de Cracovie), et a fait beaucoup de prisonniers.

Une bande d'insurgés, forte d'environ 3,000 hommes, qui se trouvait près de Lasimirz (Lublin), a quitté cette ville. On ignore la direction qu'elle a prise.

Les troupes placées sur la frontière, entre Zaroczirs et Zawihost, sur la Vistule, ont été désarmées.

La ville de Sandomirz a été évacuée par les Russes.

Berlin, 6 février.

Les lettres de Varsovie donnent des détails au sujet de la tentative d'empoisonnement commise sur la famille du marquis Wielopolski. Du beurre servi à déjeuner, contenait une forte dose de belladone. Le comte Joseph et son enfant ont été les seuls qui s'en soient sérieusement ressentis.

Londres, 6 février.

Lord Palmerston a refusé les discours sur la politique anglaise en Chine. Il a dit que les négociations avec le prince de Saxe-Cobourg continuent. Il regarde comme d'une sage politique la cession des îles Ioniennes.

Relativement à Rome, le noble lord dit que M. Odo Russell n'a pas engagé le Pape à quitter Rome pour se réfugier en Angleterre ; mais il affirme que le Pape a fait appeler M. Russell pour lui demander s'il pourrait compter sur l'hospitalité de l'Angleterre s'il était obligé de quitter Rome.

CHRONIQUE LOCALE ET DEPARTEMENTALE.

SOUSCRIPTION NATIONALE en faveur des ouvriers cotonniers sans travail.

| 9 ^{me} LISTE. | | fr. c. |
|--|-------|-----------|
| MM. | | |
| Un anonyme | | 50 |
| M. Daudet | | 20 |
| Un amateur de danse, n'ayant pu assister au bal de M. D. Rousseaux | | 1 |
| Les employés et ouvrier de peignage mécanique de MM. Amédée Prouvost et Co. (2 ^e versem.) | | 85 |
| Établissement Alfred Motte & Co. | | |
| Alfred Motte | 300 | |
| J. Richardson | 100 | |
| Directeurs | 65 | |
| Employés aux écritures | 40 | |
| Serruriers, chauffeurs, Conducteur de machines, Charpentiers et maçons | 44 10 | 844 25 |
| Tinturiers en coton | 38 | |
| Tinturiers en laine | 31 05 | |
| Tinturiers sur tissus | 136 | |
| Appréteurs | 57 15 | |
| Domestiques | | |
| Magasiniers | | |
| Hommes de ville | 32 95 | |
| Total | | 1,000 25 |
| Listes précédentes | | 12,596 51 |
| Total général | | 13,596 76 |

signe de la confiance la plus absolue. Le bonheur de te nommer ma femme serait mes yeux le bonheur suprême, et pourtant j'y renoncerais, s'il devait te coûter des larmes, larmes amères qui détruiraient la paix de mon cœur et empoisonneraient mon avenir.

N'ait pas cette inquiétude, Hermann, dit-elle d'un ton persuasif. Ton noble amour me rendra heureuse et ne me coûtera point de larmes.

Et pourtant tu en as répandu, mon Hulda, sur ce premier présent destiné à ton fiancé, reprit-il en baissant la broderie qu'elle tenait à la main.

Oui, Hermann, je l'avoue ; mais elles ne témoignaient que de ma dernière lutte avec mon faible cœur. Je n'étais encore qu'un enfant lors de mon voyage à Billingsdal ; j'ignorais que tu voyais en moi autre chose qu'une sœur ; on n'aurait pas dû me le cacher ; car, si j'avais connu tes sentiments, je ne t'aurais jamais été infidèle. Mais aujourd'hui, Hermann, je sais tout ; je sais comme tu m'aimes, et ces deux mois d'épreuves m'ont convaincue que, moi aussi, je te chéris plus... qu'un frère.

En parlant ainsi, Hulda était d'une beauté céleste ; ses lèvres fines et vermeilles souriaient avec confiance, et dans son œil limpide et expressif se lisait une promesse de fidélité et de bonheur.

Hermann, vaincu et ravi, la pressa sur son cœur, dont une joie sainte précipitait les battements. Néanmoins, même au milieu de cet excès de félicité, même en échangeant le premier baiser avec sa fiancée, il ne put se défendre d'un présentement confus et pénible.

Maintenant tu es à moi, dit-il à voix basse. N'oublie jamais que tu es la moitié

de mon âme, que je t'ai laissé le temps de la réflexion, et que, si je reconnaissais un jour, dans les paroles qui viennent d'éveiller en moi une vie nouvelle, de vains mots pour lesquels tu m'aurais trompé en te trompant toi-même, cette découverte, cette chute du sommet de la félicité dans l'abîme du désespoir causerait ma mort.

Le ton grave et solennel de ces paroles fit trembler Hulda, et elle cacha son visage sur le sein d'Hermann.

Ne parle pas ainsi, dit-elle d'un ton caressant ; jamais, jamais, tu ne feras cette expérience.

Dieu le veuille ! répondit-il en le serrant plus étroitement dans ses bras.

En ce moment, le docteur parut.

« Bravo ! cria-t-il d'un air triomphant à sa femme, qui attendait avec anxiété dans la pièce voisine. Viens, Caroline, le charme est rompu, et nous pouvons célébrer gaiement les fiançailles ! »

Quelle scène suivit, le lecteur se l'imagine bien ; il serait donc superflu de la décrire, et nous nous contenterons de citer une lettre qu'Hermann écrivit à Gothard quelques jours avant de partir pour Stockholm. Elle était ainsi conçue :

Mon cher et bon Gothard !

Dès le lendemain de ma résurrection, oui, de ma résurrection — car je ne connais pas de terme plus juste — une lettre de notre mère chérie t'a fait part de tout ce qui s'est passé ici depuis quelque temps ; tu sais donc déjà que Hulda est ma fiancée. J'ai bien souffert, Gothard, mais cette épreuve est terminée, et les plus belles fleurs de la vie, les roses de l'espoir et de l'amour, s'épanouissent enfin dans mon cœur. Et pourtant je t'avouerais, à toi que

j'aime tant, à toi qui es depuis mon enfance le confident de tous mes sentiments et de toutes mes pensées, je t'avouerai qu'à mon bonheur se mêle un peu d'amertume. A en juger par certaines allusions de tes dernières lettres, tu sais que ta sœur a déjà aimé. Je n'en veux point au baron Silbersparre ; il ignorait, quand il conquit son cœur, qu'il ravissait un trésor destiné à un autre.

D'ailleurs, la noblesse de sa conduite m'inspire tant d'estime que je voudrais le serrer dans mes bras comme un frère. Mais, Gothard, dans un cœur tel que celui de Hulda, le premier amour pousse de profondes racines, plus profondes peut-être qu'elle ne pense. A la vérité, j'ai la conviction d'être aimé d'elle ; mais de quelle manière ? voilà ce que j'ignore toujours, et je me demande lequel des deux sentiments qui luttent encore dans son sein finira par l'emporter.

Je crois qu'on peut devoir une félicité indicible à une femme, même sans avoir été son premier amour. Dans la pure et noble affection qu'elle conçoit pour l'homme auquel est confié le bonheur de son avenir, dans ses témoignages de profonde reconnaissance des soins constants de son mari pour lui rendre la vie agréable et facile, il y a un paradis plus beau et plus calme que les flammes enivrantes et le délire d'une première passion.

Tu ris sans doute, Gothard ; peut-être même m'appliques-tu la fable du renard et des raisins. Tu pourrais bien n'avoir pas tort ; car je m'efforcerais toujours de me résigner avec courage et de bonne grâce au fait accompli, et de puiser dans la coupe de la vie tout le miel qu'elle m'offrirait. C'est chose dangereuse pour notre cœur que les orages de la pas-

sion ; j'en ai fait l'expérience, et Dieu me garde de la renouveler ! Je n'ai triomphé de ma faiblesse qu'avec peine, et la joie paisible qui me pénètre maintenant lorsque Hulda efface sous un tendre baiser les nuages de non front, ou quand, aimable et gracieuse, elle s'occupe, avec une teinte de douce mélancolie, des apprêts de mon départ, cette délicieuse joie est à l'agitation qui l'a précédée ce qu'un beau soir d'été est à une orageuse nuit d'octobre. En un mot, je suis heureux ; puisse-je en dire toujours autant ! Je ne connais qu'une seule chose capable de renverser et de ruiner à jamais le nouvel édifice de mon bonheur : ce serait que Hulda m'eût trompé en s'abusant elle-même ; que mon ardent amour ne parvint pas à bannir de son cœur l'image du baron ; car je ne puis admettre qu'un autre partage avec moi cette âme où j'ai seul le droit de régner ; sinon... N'en parlons plus ; écris-moi à Stockholm, d'où, s'il plaît à Dieu, je continuerai mon voyage jusqu'à Upsal. Je ne reviendrai plus ici qu'après avoir obtenu le bonnet de docteur et subi à Stockholm mon examen de médecin militaire. De cette façon, j'en finirai d'un coup, et le bonheur qui m'attend à mon retour va m'aiguillonner et décupler mon ardeur au travail.

Je conçois sans peine que ma créance pèse beaucoup au baron Silbersparre, et j'honore sa délicatesse ; mais majeur et maître, comme tu sais, d'une fortune assez considérable, je n'ai pas de plus vif désir que de faire quelque chose pour lui, si possible — non pas directement, mais par ton intermédiaire ou par quelque autre moyen que je te laisse le soin d'imaginer. Qu'en dis-tu ? Si on lui achetait un brevet de capitaine de cavalerie ? car il n'est encore que lieutenant. Réfléchis à

la chose et fais comme pour toi-même. Je lui ai eu un certain temps de l'inclination pour la fille du bailli ; mais comment, après avoir aimé Hulda, soupire jamais pour un autre ?

Quant à toi, mon cher Gothard, c'est différent ; tu ne nieras point qu'Hortense n'ait captivé ton cœur. Saura-t-elle aussi le conserver ? C'est son affaire. Tu me la dépeins en traits de plus en plus brûlants, d'où je conclus que tu es bien prêt de t'enflammer. Mais, je t'en prie, moi ton meilleur, ton plus sincère ami, tiens-toi sur tes gardes, et ne te fie pas trop à la solidité de tes sentiments avant de les avoir sévèrement éprouvés ; c'est-à-dire évite toute démarche précipitée qui t'entraînerait dans un nouvel abîme de repentir. Comprends-moi bien, du reste ; tout ce que j'entends te recommander par là, c'est de ne déclarer ton amour à Hortense et de ne solliciter le sien que quand tu seras sûr, parfaitement sûr que ton cœur ne s'envelopera pas loin d'elle sur les ailes de quelque nouveau zéphire.

Ma franchise te déplaît peut-être ; pardonne-la moi ; tu sais que le plus pur amour fraternel dicte ses toutes mes paroles.

Ton HERMANN.

(La suite au prochain numéro).

THÉÂTRE DE LILLE

Dimanche 8 février.
Bureaux à 5 h. On commencera à 5 h. 1/2.
Abonnements suspendus.
Les Huguenots, grand opéra en 5 actes.
Après le spectacle, à 11 heures,
PREMIER GRAND BAL PARÉ
ET MASQUÉ.